

■ **Culture.** Alban Bensa, coauteur de l'ouvrage *Les Sanglots de l'aigle pêcheur*

# « En 1917, la résistance kanak a offert un nouveau prétexte »

Les chroniqueurs parlent d'un chef-d'œuvre, d'un monument. Avec Adrian Muckle et Kacué Yvon Goromoedo, l'anthropologue Alban Bensa analyse, dans *Les Sanglots de l'aigle pêcheur*, le tournant majeur de la guerre de 1917 en Nouvelle-Calédonie. Le livre articule récits et épopées versifiées.

**Les Nouvelles calédoniennes : En quoi la guerre de 1917 a-t-elle opéré « un remodelage sévère du paysage régional » ?**

**Alban Bensa :** Bien que les opérations de cantonnement aient été bouclées aux alentours de 1900, il restait en 1917 encore de nombreuses implantations kanak en dehors de Réserves, tolérance accordée à des populations installées loin des centres coloniaux. La répression de la guerre de 1917 va ratisser ces zones reculées et obliger tous les survivants à demeurer dans le périmètre des Réserves *stricto sensu*. Des espaces nouveaux seront ainsi libérés pour les colons qui y installeront des stations d'élevage, particulièrement sollicitées, comme l'a montré Sylvette Boubin-Boyer (docteur en histoire, NDLR), pour fournir en viande les soldats des tranchées. L'autre conséquence est directement politique. Les chefferies administratives, chargées du recrutement de « volontaires » pour la Grande Guerre, et dont la France exige aussi des auxiliaires pour mener la répression contre les insurgés, vont sortir renforcées de cet épisode. Elles en profiteront pour marginaliser encore davantage les anciennes chefferies de clan, et pour appliquer avec tant de rigueur le code de l'Indigénat que le grand chef Victor de Couli, en 1926, se plaindra aux autorités de cette « mise en esclavage » des Kanak.

**Comment expliquez-vous « la brutalité » des forces coloniales envers les Kanak, alors que la France elle-même est en guerre en Europe ?**

Michel Naepels (docteur en anthropologie sociale, NDLR) l'a bien établi dans son livre *Conjurer la*

« Ces exigences pourtant conciliantes, esquisse d'un destin commun avant la lettre, ont essuyé un net refus de la part des autorités. »

guerre (EHESS, 2013). Il s'agissait pour la colonisation de manifester sa puissance de façon totale et indifférenciée pour assurer durablement sa suprématie. Comme l'a dit Jean-Marie Tjibaou : « Ils ont voulu calmer les gens pour longtemps. » La résistance kanak au recrutement pour la Grande Guerre, en 1917, a offert aux autorités un nouveau prétexte à cette politique de terreur, ainsi que l'a rigoureusement démontré aussi Adrian Muckle (historien néo-zélandais, coauteur des *Sanglots de l'aigle pêcheur*, NDLR).

**Qui écrivait les poèmes appelés « ténô » et imprégnés par cette période violente ? Est-ce un cri, un lien social et culturel... ?**



« Pour moi, l'anthropologie n'est que de l'histoire épaisse », vient de déclarer Alban Bensa à un journaliste du Monde. « En ce sens, le livre est un peu un pavé dans la mare de la discipline. »

Les ténô relevaient d'un genre littéraire d'abord oral. Puis à l'oral s'ajouta l'écrit en langue vernaculaire. Ces œuvres n'étaient pas composées par une caste spécialisée mais par celles et ceux ayant un talent d'expression et de création. Souvent les grands orateurs des cérémonies coutumières étaient aussi des récitants ou des compositeurs de ténô. Ces poésies avaient pour objectif de transmettre la mémoire d'événements importants pour la collectivité. Ténô signifie d'ailleurs aussi la nouvelle, la rumeur.

Leur verve inspirée véhicule ainsi l'histoire kanak telle qu'elle a été vécue et pensée.

**Où les ténô puisent-ils leur sophistication et leur créativité ?**

Dans la nécessité de dire ce qui est advenu sans blesser personne dans l'auditoire. Dans l'élaboration d'images qui peuvent avoir plusieurs sens et laisser l'interprétation relativement libre. Dans le souci de maîtriser l'expérience, de l'ordonner et de la magnifier au moyen d'une recherche esthétique qui entend tirer de la langue tous ses pouvoirs de suggestion et d'émotion. Les ténô peuvent être chantés. Il existe une analogie entre les ténô chantés et l'opéra.

**La guerre de 1917 a-t-elle laissé, ou laisse-t-elle, des traces dans les discours politiques ?**

Oui. Hamid Mokaddem (professeur agrégé de philosophie, docteur en anthropologie sociale et ethnologie, NDLR) a montré combien la pensée politique de Jean-Marie Tjibaou a été marquée par la guerre de 1917, au cours de laquelle une de ses aïeules a été tuée. Aujourd'hui, la guerre de 1917 est l'objet de réinterprétation ajustée aux intérêts politiques du moment. Mais il faut faire attention : en 1917, les guerriers kanak n'étaient pas indépendantistes. Ils entendaient plutôt desserrer l'étau colonial en demandant une place dans la nouvelle économie politique de la Nouvelle-Calédonie de l'époque. Notre livre montre combien les leaders de 1917 ont alors espéré ouvrir des négociations pour obtenir des droits à élever du bétail et cultiver du café, à bénéficier de la modernité technique apportée par la colonisation, à se déplacer librement, à poursuivre le travail rituel leur assurant le soutien de leurs ancêtres sans avoir à plier devant le pouvoir idéologique et politique des missionnaires, etc. Mais ces exigences pourtant conciliantes, esquisse d'un destin commun avant la lettre, ont alors essuyé un net refus de la part des autorités.

**Existe-t-il d'autres champs de la tradition orale kanak à explorer ?**

Oui, bien entendu. Les mythes d'origine des clans, les discours coutumiers, les récits révélant la complexité des relations coloniales. Je pense qu'au-delà de la seule expression kanak, la mémoire orale et écrite des autres composantes de la société calédonienne mérite aussi toute notre attention, afin qu'émerge enfin cette histoire en partage dont nous avons tant besoin aujourd'hui pour avancer politiquement.

**Pourquoi cette œuvre Les Sanglots de l'aigle pêcheur est-elle « un point**

**d'aboutissement » comme vous l'avez déclaré au journal Le Monde ?**

Notre travail collectif, depuis les années 1960, a donné lieu à de nombreuses publications, dont le présent ouvrage présente en quelque sorte une synthèse. La transcription des paroles et le travail sur les écrits ont mobilisé une énergie considérable depuis plusieurs années. J'ai souhaité que ce travail aboutisse à l'entrée dans la sphère publique la plus large de la dimension universelle de la création littéraire kanak en langue kanak. En ce sens-là aussi, ce livre est un aboutissement.

**Propos recueillis par Yann Mainguet**

## L'avis d'Hamid Mokaddem

« Alban Bensa vient de coécrire avec un linguiste kanak, professeur de païci au collège de Koohné, Kacué Yvon Goromoedo, et avec un jeune professeur d'histoire à Wellington en Nouvelle-Zélande, Adrian Muckle, un essai en passe de devenir une pièce maîtresse de l'anthropologie contemporaine », indique Hamid Mokaddem, anthropologue. « Polyphonique (alternant récits kanak et discours scientifiques), multiple (variation continuée de la guerre de 1917, fil rouge du livre), érudite et esthétique (lecture consistante et passionnante), l'œuvre innove le regard critique sur l'histoire politique de la Nouvelle-Calédonie. Avec un style concis, clair et limpide, l'essai exprime une expérience de pensée qui force le respect. Par « les temps qui courent », ce livre incontournable doit être lu par tous les lecteurs calédoniens. »

Alban Bensa, Kacué Yvon Goromoedo, Adrian Muckle, Les Sanglots de l'aigle pêcheur. Nouvelle-Calédonie : la guerre kanak de 1917, Toulouse, Editions Anacharsis, collection « Essais », 716 pages avec un CD d'une durée de 40 minutes.